

MOLLARD Nicolas (dir.), *La Trajectoire du Japon moderne. Regards critiques des années 1950*

Paris, Les Belles Lettres, collection Japon « non fiction », 2018, 224 p.

Morvan Perroncel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/4482>

DOI : 10.4000/ebisu.4482

ISSN : 2189-1893

Éditeur

Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise (UMIFRE 19 MEAE-CNRS)

Édition imprimée

Date de publication : 23 janvier 2019

Pagination : 373-378

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

Morvan Perroncel, « MOLLARD Nicolas (dir.), *La Trajectoire du Japon moderne. Regards critiques des années 1950* », *Ebisu* [En ligne], 56 | 2019, mis en ligne le 24 décembre 2019, consulté le 23 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/4482> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ebisu.4482>

© Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise

traditionnelle car « le ministère de l'Éducation voyait d'un mauvais œil qu'une faculté de l'université impériale s'intéresse exclusivement à la pensée occidentale et avait ordonné la création d'un « cours sur l'essence nationale » (*kokutai kōza* 国体講座) » (confié à Maruyama) et qu'il « commença donc ses recherches sur l'histoire de la pensée japonaise sans grand enthousiasme. » Voir Oguma Eiji, « Maruyama Masao : mythe et réalités du “champion de la démocratie de l'après-guerre” », Morvan Perroncel (trad.), *Ebisu. Études japonaises*, 54 (L'après-guerre des intellectuels japonais), 2017 : 13-46 : <https://journals.openedition.org/ebisu/1984> (dernière consultation le 19 septembre 2019).

3. Voir entre autres Joly Jacques, *Le Naturel selon Andō Shōeki. Un type de discours sur la nature et la spontanéité par un maître-confucéen de l'époque Tokugawa, Andō Shōeki, 1703-1762*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1996.

4. Ansart Olivier, *L'Empire du Rite. La pensée politique d'Ogyū Sorai : Japon 1666-1728*, Genève, Librairie Droz, 2009.

© MOLLARD Nicolas (dir.),
La Trajectoire du Japon moderne. Regards critiques des années 1950, Paris, Les Belles Lettres, collection Japon « non fiction », 2018, 224 p.

Après *Le Japon colonial. Les voix de la dissension (1880-1930)*, paru en 2014, le Groupe de Genève livre ici, sous la direction de Nicolas Mollard, la traduction d'un nouvel ensemble de textes, qui enrichit la bibliographie des textes japonais non fictionnels disponibles en français. Accompagnés d'introductions détaillées et de notes nombreuses qui participent à l'intérêt du recueil, les textes retenus ont cette fois en commun de questionner l'histoire du Japon moderne à partir des années 1931-1945, mais aussi, et peut-être surtout, d'avoir été publiés entre 1955 et 1963. Ces interventions de Katō Shūichi 加藤周一, Tsurumi Shunsuke 鶴見俊輔, Hashikawa Bunsō 橋川文三 et Takeuchi Yoshimi 竹内好 marquent en effet un second temps dans l'histoire intellectuelle de l'après-guerre, dont la dynamique se complexifie après une décennie dominée par les critiques du système impérial. Qu'ils s'attachent à élargir l'analyse de la

période sur un mode qui reste celui de la critique (Katō, Tsurumi), ou qu'ils cherchent à réévaluer certains aspects du nationalisme d'avant 1945 (Hashikawa, Takeuchi), les quatre auteurs réagissent en même temps aux discours tenus à partir de 1946.

« L'hybridité de la culture japonaise », de Katō Shūichi, se présente ainsi comme une dénonciation de l'entreprise de « purification culturelle » menée dans les années 1930 et poursuivie jusqu'à la fin de la guerre. Mais il s'agit également d'une mise en garde contre la tendance à remplacer le mythe d'une japonité pure par celui d'un modèle occidental qui jouerait un rôle similaire, c'est-à-dire à faire de la modernisation une purification culturelle en sens inverse. Si le constat que fait Katō du caractère hybride de la culture japonaise peut aujourd'hui sembler avoir annoncé les plaidoyers pour le métissage, il visait d'abord à renforcer la démocratie : accepter l'hybridité culturelle serait le meilleur moyen d'empêcher un nouveau mouvement de réaction contre les idées « étrangères », comme il s'en était produit à plusieurs reprises depuis l'ère Meiji.

Quand Tsurumi entreprend de poser à nouveau le problème des responsabilités dans la « guerre de

Quinze ans », il ne revient pas au point de vue de l'immédiat après-guerre. Il s'appuie sur ce qui s'est dit au cours de la décennie écoulée, dont il commence par dresser un bilan, répertoriant les méthodes déjà employées pour ensuite élaborer sa propre perspective. Paradoxe mais conforme à son souci de partir du vécu des masses, son approche utilise notamment le témoignage d'un jeune homme, ancien pilote de l'aéronavale, en colère contre les intellectuels qui se targuent d'avoir manifesté une résistance alors que leurs actions furent insignifiantes et dépourvues d'effet. Reprenant ce constat à son compte, Tsurumi invite à une interrogation plus sérieuse sur ce qu'aurait pu être une résistance efficace de la part des intellectuels. Cette réflexion est indispensable, selon lui, non seulement pour éviter la répétition du passé, mais aussi pour que les Japonais se saisissent de la question des responsabilités dans la guerre, au lieu de faire comme si le problème avait été réglé par les tribunaux militaires de l'occupant après 1945.

Publié à la fin des années 1950 par Hashikawa, *Introduction à la critique de l'école romantique japonaise* appartient aussi pleinement à ce second temps de l'après-guerre, comme le montrent les nombreuses citations de Tsurumi, de Takeuchi

et d'autres auteurs de l'époque. Tortueux, parfois difficile à suivre, il est pourtant le plus intéressant à certains égards. Ce n'est pas à proprement parler une réhabilitation de l'école romantique japonaise, dont l'auteur fut un admirateur fervent, mais qui était alors l'objet d'un dénigrement à peu près général. Au moins en apparence, il s'agit plutôt d'une tentative pour en dégager ce qui ne serait pas réductible à ses compromissions politiques et, corrélativement, qui ne s'expliquerait pas uniquement de manière négative, par l'échec du mouvement prolétarien. L'entreprise apparaît d'autant plus délicate que, comme Hashikawa le reconnaît, il s'agit en même temps d'une auto-analyse. Autrement dit, ce qu'il cherche à mettre au jour se trouve à la fois dans les écrits de Yasuda Yojūrō 保田與重郎¹ (1910-1981), à ses yeux le seul qui importe parmi les auteurs de la revue *Nihon rōmanha* 日本浪漫派 (1935-1938), et dans la réception qui fut celle d'une partie de la jeunesse à la fin des années 1930. Les textes traduits n'étant que les trois premiers d'une série de dix-huit, on ne saurait dire si l'hypothèse séduisante qui consiste à faire de l'école romantique une des sources de la littérature existentialiste de l'après-guerre (p. 94-96), ou celle d'une « résonance révolutionnaire »

avec le communisme (p. 102), est démontrée de manière convaincante. Les deux citations de Yasuda, les évocations de Kobayashi Hideo 小林秀雄, de Mishima Yukio 三島由紀夫 et d'Ishihara Shintarō 石原慎太郎, ainsi que les remarques sur l'opposition du réalisme politique et de l'esthétique japonaise qui terminent la troisième partie, donnent l'impression qu'il y aurait à élucider le rapport entre le « sentiment de désespoir », auquel Hashikawa donne une importance déterminante, un rêve de pureté qui prend différentes formes (par exemple, comme chez Yasuda, celle d'une idéalisation de la Mandchourie ou d'une quête des origines), et une relation avec la politique dont la difficulté ne tenait sans doute pas seulement à la répression idéologique exercée dès les années 1920.

Le texte de Takeuchi se rapproche de celui de Hashikawa par son projet : disjoindre l'asiatisme japonais de ce qu'il devint à partir de 1937, c'est-à-dire du « faux asiatisme » du gouvernement et de ses propagandistes, transformé en instrument d'oppression. Est-ce à dire que l'asiatisme de l'ère Meiji, au centre du propos, fut dévoyé à l'ère Shōwa par des dirigeants qui, en vérité, ne croyaient pas à l'idée de solidarité asiatique ? La réponse de Takeuchi est plus complexe,

puisqu'elle part du constat que le courant nationaliste de la Gen.yōsha 玄洋社 occupa une grande place dans cet asiatisme historique. Il serait vain de le nier, ou de chercher à séparer le bon grain de l'ivraie en insistant uniquement sur ce qui distinguait les défenseurs d'une solidarité asiatique (tels Tarui Tōkichi 樽井藤吉, Miyazaki Tōten 宮崎滔天, Okakura Tenshin 岡倉天心) des tenants d'un grand-asiatisme réclamant pour le Japon un rôle hégémonique, car il existait entre eux une convergence objective. Takeuchi insiste en outre sur les liens entre le courant de la Gen.yōsha et plusieurs figures de la gauche (Ōi Kentarō 大井憲太郎, Nakae Chōmin 中江兆民 ou Yoshino Sakuzō 吉野作造), d'une manière qui suggère que le problème serait plutôt de comprendre pourquoi l'asiatisme n'a pas permis un rapprochement plus étroit entre des intellectuels dont les idées s'opposaient par ailleurs, et pourquoi ce rapprochement ne dura pas, de sorte que « l'asiatisme se laissa entraîner dans l'impérialisme ». La faute en reviendrait autant à l'anarcho-socialiste Kōtoku Shūsui 幸徳秋水 qu'au nationaliste Uchida Ryōhei 内田良平 (p. 155) : le cosmopolitisme abstrait du premier aurait fermé la porte à l'asiatisme du second chez qui, selon Takeuchi, coexistaient initialement grand-asiatisme

et idées révolutionnaires. Cette bifurcation aurait scellé le sort de l'asiatisme japonais, que désormais rien ne tendit plus à ramener vers ce qu'il aurait dû être. En effet, si Takeuchi répète qu'il est impossible de parvenir à une définition de l'asiatisme japonais, son essai dessine en creux un asiatisme idéal qui aurait synthétisé toutes les tendances. L'impossibilité d'une définition renvoie *in fine* au fait historique que cette synthèse n'eut pas lieu.

Bien que les documents cités soient en eux-mêmes très intéressants, les commentaires et les arguments de Takeuchi laissent souvent perplexe. Sa focalisation sur l'ère Meiji (les remarques ultimes faisant même remonter l'origine du problème aux débuts de celle-ci) et le traitement rapide des années 1920 et 1930 sont problématiques². Si l'on s'en tient à l'ère Meiji, l'importance accordée à certains personnages plutôt qu'à d'autres (toujours facile à critiquer rétrospectivement, certes) révèle un parti pris. Pour Takeuchi, le véritable asiatisme s'atteste au fond par son caractère d'opposition au gouvernement des oligarques, auxquels est par principe refusé le mérite d'avoir résisté à l'impérialisme occidental³. L'aspect le plus discuté est sans doute l'absence d'interrogation sur le fait que l'asiatisme ne risquait

pas seulement d'être mis au service d'un pur impérialisme : il a pu également servir de moyen détourné à la contestation intérieure, qui mettait le gouvernement des oligarques plus facilement en difficulté lorsqu'elle l'attaquait sur sa politique extérieure.

L'entretien avec Narita Ryūichi 成田龍一, à l'ouverture du volume, fournit une très claire périodisation de l'histoire intellectuelle de l'après-guerre, articulée aux grands événements connus par le Japon au cours des soixante-dix et quelques années d'une période dont on ne cesse de sortir sans en sortir tout à fait (au moins depuis 1955, mais peut-être même depuis 1946). Seul regret, cette partie d'introduction générale ne s'attarde pas vraiment sur les textes traduits. On aurait aimé qu'elle soit aussi l'occasion d'un point de vue d'ensemble un peu développé sur la signification ou la portée de ce second temps de l'après-guerre, dont la cohérence est suggérée progressivement au fil des pages du recueil, malgré la diversité des problématiques, par les multiples échos que l'on perçoit entre les auteurs, ou entre ceux-ci et Maruyama Masao 丸山眞男.

En effet, si le premier temps de l'après-guerre ne se résume ni à Maruyama ni aux marxistes⁴, les nombreuses mentions de Maruyama, soit par les auteurs, soit dans les présentations et les notes, permettent

de deviner l'importance de la relation critique qu'entretenaient avec lui ceux que le marxisme ne satisfaisait pas. Les observations de Katō sur la purification culturelle consonnent avec la théorie du fascisme comme processus sans fin de négation de la différence idéologique (voir notamment « Nihon fashizumu no shisō to undō » 日本ファシズムの思想と運動, 1947⁵). Mais peut-être pensait-il également, sinon à Maruyama, du moins à une manière de le comprendre, lorsqu'il mettait en garde contre un nouvel occidentalisme. Tsurumi, en soulevant le problème de la responsabilité des intellectuels, s'attaquait à une question dont on peut certes penser que Maruyama l'avait réglée un peu vite (*ibid.*), comme il avait traité trop succinctement celle de l'asiatisme⁶ (*ibid.*). Enfin, Hashikawa se demande si l'école romantique peut être rangée avec ceux que Maruyama appelle les « hors-la-loi » (*muhōmono* 無法者), c'est-à-dire avec les extrémistes qui dans les années 1930 firent pression sur les bureaucrates sans pour autant essayer d'accéder au pouvoir⁷. Ces quelques aperçus risquant toutefois de donner l'impression d'une relation à sens unique, terminons en rappelant que Maruyama dialogua en maintes occasions avec les quatre auteurs, à travers les débats auxquels il

participa⁸, ainsi que dans les nombreux textes qu'il leur a consacrés ou dans lesquels il les cite.

MORVAN PERRONCEL
Maître de conférences à
l'université Chūkyō

1. Voir Ninomiya Masayuki, « Izumi Shikibu représentée par Yasuda Yojūrō au temps des guerres (1937-1945) », in Sakai Cécile, Struve Daniel, Terada Sumie & Vieillard-Baron Michel (dir.), *Les Rameaux noués. Mélanges en l'honneur de Jacqueline Pigeot*, Paris, Collège de France Bibliothèque de l'IHÉJ, diffusion de Boccard, mai 2013, p. 293-310.

2. Kita Ikki 北一輝 et Ōkawa Shūmei 大川周明 sont ainsi évoqués en quelques lignes. Takeuchi reste elliptique même à propos de ce qui distinguait encore à cette époque l'asiatisme de la Gen.yōsha de celui du gouvernement. Les allusions à Ishiwara Kanji 石原莞爾 ou Nakano Seigō 中野正剛 (p. 122) sous-entendent que l'asiatisme demeurerait malgré tout une force d'opposition.

3. On comprend que Soejima Taneomi 副島種臣 ou Konoe Atsumaro 近衛篤磨, trop liés au pouvoir, soient seulement mentionnés. L'absence du courant nipponiste (la revue *Nihonjin* 日本人 et Kuga Katsunan 陸羯南) est peut-être due au fait que l'asiatisme qui intéresse Takeuchi concerne essentiellement la Chine et la Corée, alors que les nipponistes avaient une idée de l'Asie beaucoup plus large et accordaient peu d'importance à la proximité culturelle. Sur le sens que Takeuchi donne à l'idée de résistance et sur sa condamnation de l'occidentalisme, qui englobe notamment des oligarques de l'ère Meiji, voir « Modernité chinoise, modernité japonaise à la lumière de Lu Xun » (1948), traduit

par De Vos Patrick, in Allieux Yves-Marie (dir.), *Cent ans de pensée au Japon*, vol. 2., 1996.

4. Sur ce point, voir les indications données par Narita, p. 19-21.

5. « L'idéologie et les mouvements fascistes au Japon », trad. française à paraître aux Belles Lettres.

6. Les quelques lignes où il l'aborde soulignent toutefois son importance, mais aussi son extrême complexité et le risque d'être mal compris, à quoi s'ajoutaient, comme il le précisa en 1956, les restrictions à la liberté d'expression que l'occupant imposait alors sur un tel sujet.

7. Voir « Gunkoku shihaisha no seishin keitai » 軍国支配者の精神形態 (Le Profil psychologique des dirigeants de guerre japonais), 1949. Voir *supra*, note 5.

8. Voir *Maruyama Masao zadan* 丸山真男座談 (Maruyama Masao. Débats), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1998, 9 vol.